

Par un hiver...

MIKHAÏL CHICHKINE

Par un hiver de commencement du monde, alors que la neige et les ténèbres formaient encore un seul tout, une jouvencelle enrhumée reniflait, la morve au nez. Elle renifle encore. Le vent glacial lui met les larmes aux yeux, ses joues sont en feu.

Elle laisse derrière elle dans l'air glacé, piquant, d'épais flocons d'haleine – âme dispersée par semaison.

Il y a de petites étoiles sur la neige. Les arbres et les fils électriques, en une nuit, se sont recouverts d'un doigt de givre, et le réverbère a mis un voile de mariée.

La tempête souffle en oblique. Les rails des tramways n'ont pas l'air de ce monde. Et les poteaux de même, l'un en héros, les autres à la débandade.

Il n'y a pas de tramway, peut-être qu'il n'y en aura pas. On tourne en rond, on se racle la gorge, on dort debout. Tantôt des ombres, tantôt des gens. Et puis en voilà un qui lit sous un réverbère. Il fixe son livre de vie, se crève les yeux, insatiable. Des glaçons aux moustaches. Les oreillettes nouées sous la barbe givrée. Un petit manteau léger. Des bottes de feutre et des galoches. Sans cesse, avec la buée de sa bouche, il efface les lettres comme avec une gomme. Mais elles surgissent à nouveau.

Le voilà! L'arrê piétine, cligne des yeux. Le cinq? le douze? c'est le nôtre, le cinq!

Le tram se rapproche, mais brusquement, la jouvencelle s'écarte en courant, se précipite derrière la guérite et suffoque, se plie en deux en vomissant. Le concombre à la saumure de grand-mère revoit le jour, et en plus, une bouillie de quelque chose de coupé menu.

Le temps qu'elle reprenne son souffle, qu'elle éructe, la trace du tram est froide. Il a filé là où les parallèles se rejoignent. Le lecteur, seul, est resté. Il la regarde fixement, semblant la prendre en pitié.

Au-dessus de l'étoilement du vomi – une fumée. Une corneille accourt à tire d'ailes, s'approche de biais en sautillant, picore ce qui fume.

L'autre, celui du livre, vient tout près, et les lambeaux de leurs respirations s'enchaînent, se pelotonnent l'un contre l'autre.

Tout à coup, il dit avec douceur:

– Allons, ma fille, allons, tout ira bien!

Elle s'essuie les lèvres avec de la neige, lorgne dans sa direction – vieux, moche, gentil, inutilisable, il hoche la tête, l'air bête comme tout, en faisant: allons, petite, ça ira! Solide au poste!

Lui, c'était moi.

Au four et au moulin: homme-orchestre.

Et quant aux bottes de feutre et aux galoches – très commode, vraiment. Bien sûr, c'est ringard, mais quand il gèle, elles ne puent pas. Des galoches neuves – ah, quelle fête. Quand j'étais petit, je me rappelle bien, on m'achetait des galoches neuves, à l'intérieur, une douillette flanelle framboise, le caoutchouc qui sent fort, et une joie à n'y plus tenir, vivement de les mettre pour sortir dans la rue où tombe une petite neige fraîche, collante, propre, et les traces des galoches neuves sont tout à fait particulières, excitantes comme des plaques de chocolat. Nous disions pour jouer que c'était notre chocolat. Tu retires tes mouffes, avec les doigts, tu saisis habilement une de ces plaques, et tu grignotes. Et c'est ainsi que nous nous repaissions de ce chocolat de neige.

Mais je voulais parler d'autre chose.

Grinçant, tanguant, tintinabulant, un tramway s'approche, faisant jaillir, d'une plume, les étincelles des fils.

A l'arrêt, les ombres accourues s'agitent, se précipitent. Je glisse dans ma poche le livre de vie, dans une collection populaire brochée bon marché, je me faufile dans la foule, et un freluquet:

– Pousse pas, vieux, on va pas au cimetière! Tu y arriveras!

Et moi, je lui renvoie:

– Mais oui mais oui, petiot! Pauvre bécassou, va! avorton!

La jouvencelle a retrouvé sa gaieté, elle est quelque part à l'autre bout du wagon et dans la cohue, je ne la vois pas.

On s'est casé comme on a pu. La contrôleuse rigole:

– Eh bien mes agneaux, on se gèle les sangs? Respirez plus vite, ça réchauffera l'atmosphère!

Ses épais verres de lunettes sont embués.

J'ai attrapé une poignée, je sautille sur place. Les lampes sourdes projettent sur tous les visages une couleur violacée, de vraies faces de noyés. Qui pique du nez, qui se poisse les yeux sur le journal de la veille au soir. Sur la première page, la guerre, sur la dernière, les mots croisés. Le point de fuite des lignes, en perspective, est situé sur une ligne d'horizon qui passe au coin des yeux. De la capitale, on raconte qu'il est devenu impossible d'aller s'asseoir dans la bibliothèque publique, sous le plafond pisseux taché de vert – les sans-abris vont s'y installer pour dormir, puants, planqués derrière les journaux déployés. On écrit du Pays de Galle que le soir, sous les rayons intenses du couchant, une petite pellicule pousse sur les pavés de la route. On écrit de Jérusalem.

Le cuir de la poignée a une odeur aigre. Le tramway pétrit sa farce humaine dans les cahots. Voici que ma jouvencelle, déjà près d'une fenêtre, a tiré sa moufle entre ses dents, elle souffle sur la vitre et dégage avec ses doigts, sur la verre embué, un petit trou, dedans, il y a le monde entier avant la Chute. Aux arrêts, par les portières ouvertes, le gel rampe sous sa jupe.

Dernières découvertes scientifiques: les savants ont prouvé que la plupart des gens se rapprochent non pas du fait d'un choix mais comme des arbres qui ne choisissent ni leurs voisins, ni leurs pollinisateurs, ils enchevêtrent simplement leurs branches et ils étendent leurs racines les unes dans les autres tout au long de leur croissance. Conséquence d'une chasse barbare, les papillons ont presque disparu de l'espace alpin. Enroulé dans du papier journal, le thé peut remplacer une cigarette. Dans la soirée, il pourrait y avoir encore une éclaircie. Petites annonces. Je cherche un timbre représentant un éleveur de pigeons attendant le retour de ses pigeons et portant son regard non pas vers le ciel, mais dans une cuvette remplie d'eau: on y voit mieux le ciel. Solitaire, secrète, cheveux châtain depuis longtemps, pas de mauvaises habitudes – bon, d'accord, il m'arrive de fumer; selon l'horoscope des druides: un grain de moutarde; taille: passe sous le bras; avantages: pas très volumineux; les yeux: des étangs de Hesbon près de la porte de Bath-Rabbim. Je rentre chez moi, mais ce n'est pas chez moi. J'aimerais que tout soit comme chez les autres, un mari, un enfant, le petit déjeuner tous ensemble le matin, mais je ne sais pas y faire. L'an dernier, j'ai pris un billet pour une croisière fluviale, j'ai décidé que c'en était assez, assez tergiversé, que je partirais seule en vacances, en bateau, et rentrerais heureuse. Or le dernier soir, assise sur le pont, je vois une mouette qui, perchée sur le bastingage, me regarde. Et la mouette pense: Mais nous sommes sœurs. Trois sœurs: toi, moi, et cette jetée à laquelle personne n'accoste jamais. Allons à Moscou, restons dans nos lectures. Le plus terrible, ce sont les nuits solitaires. De jour, ce n'est rien, je travaille, j'occupe comme patronne des femmes, je commande sur la nature féminine, mais la nuit. Je me tourne et me retourne sur un vieux divan, et celui-ci grommelle dans sa langue de vieux divan, pleine de chuintements. A la cuisine, il y a un robinet étourdi-tête-en-l'air. Et par le vasistas, des cris nocturnes me parviennent, étranges, à propos, j'habite en face du jardin zoologique. Comme je m'appête à aller m'y promener – l'hiver est de retour. Les cages sont vides: une fois, j'y suis entrée, et la neige n'était pas encore vraiment tombée, juste une petite couche. On avait vidé l'étang – au fond, il restait des ordures. Je suis entrée dans la maison des singes, chauffage et pestilence. Je regarde, et ils enduisent leurs mains et leur pelage d'urine. C'est leur langage à eux. En sortant, je vois une éléphantine hivernale, solitaire, sans feu ni lieu. Elle se gèle dehors pendant qu'on nettoie sa non-maison. Elle se balance dans le crépuscule hâif de décembre. Tout à coup, je me suis sentie pareille à cette éléphantine d'hiver. Je me balance avec elle, sur mes jambes. Comment suis-je arrivée jusqu'ici? Qu'est-ce que je fais ici? Rentrer, c'est rentrer, qu'il me faut! Mais je n'ai pas de maison. Bon, ça me prend rarement, quelquefois ça déferle, ça m'étouffe. En général, je suis optimiste. Mais ce matin, la lumière du soleil m'a réveillée. Et par le vasistas ouvert, les cris des animaux, en face, glapissement, rugissement, mugissement. Je m'étire voluptueusement et j'écoute les voix incompréhensibles. Des cris perçants, des clameurs heureuses de je ne sais qui, des oiseaux du paradis, peut-être? Comme si je m'éveillais dans la forêt tropicale. Ou au paradis. Et brusquement, un tel bonheur m'a envahie! Seigneur, quelle quantité de bonheur, sur cette terre! Et comme j'aimerais partager cela avec quelqu'un!

La contrôleuse aux lunettes embuées lance:

– Samarski! Par ici les voyageurs montés à Lioubianka! Y a plus de billets à l'automate!

Elle compte sa monnaie dans sa sacoche – les monnaies étaient des rixdales en argent d'Utrecht.

A la station Tchaerazvessochnaïa, une place s'est libérée à côté de la jouvencelle. Je m'assieds, ressors mon bouquin. Le wagon tressaute sur les rails. Tonne sur un pont. Collée à son petit trou, elle regarde la rivière zébrée de traces de ski. Eux aussi, ils avaient des leçons de gymnastique ici – elle se rappelle cette sensation étrange quand elle filait sur ses vieux skis sous l'arche du pont – au-dessus de sa tête, ces poutrelles métalliques rouillées, le tramway invisible, et elle, planant au-dessus du vide, et sous ses skis, le gouffre. Si merveilleux de marcher sur l'eau sans bien savoir comment, en se poussant avec les bâtons.

Premier chapitre d'un roman en travail, traduit du russe par Marion Graf.
Lire la totalité de l'extrait sur www.culturactif.ch

bio

Né en 1961 à Moscou, Mikhaïl Chichkine y a étudié l'anglais et l'allemand à la Haute Ecole Pédagogique. En 1994, il épouse Franziska Stöcklin, slaviste zurichoise établie à Moscou, qui deviendra sa traductrice. Le couple s'installe à Zurich en 1995. Après avoir travaillé comme enseignant, traducteur et interprète, Chichkine se consacre aujourd'hui à l'écriture. Son œuvre a été récompensée de nombreux prix et est traduite en plusieurs langues. *Le Cheveu de Vénus*, son dernier roman traduit en français (voir biblio ci-contre), fait alterner les personnages, les lieux et les genres narratifs. Par son ampleur, il aborde un large spectre de thèmes et de problématiques tandis que sa langue virtuose joue sur plusieurs registres. Un «magma souverainement maîtrisé» où affleurent les grands noms de la littérature russe (lire la critique sur culturactif.ch).
CO

photo YVONNE BÖHLER



biblio

Le Cheveu de Vénus

Traduit du russe par Laure Troubetzkoy, Ed. Fayard, 2007.

La Suisse russe

Traduit par Marilyne Fellous, Ed. Fayard, 2007.

Dans les pas de Byron et Tolstoï: du lac Léman à l'Oberland bernois

Traduit par Colette Kowalski, photos d'Yvonne Böhler, Ed. Noir sur Blanc, 2005.

La Prise d'Izmail

Traduit par Marc Weinstein, Ed. Fayard, 2003.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Cette page est réalisée avec le site littéraire www.culturactif.ch et la revue *Viceversa Littérature*. Elle a été initiée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève.

Avec le soutien de la Loterie romande, de la Fondation Cèrtli, de la Ville de Genève (département de la Culture) et de la République et canton de Genève.